

CORRECTEUR DE RÉALITÉS

Entretien avec Pierre Sterckx

Partons de vos œuvres, et non de considérations générales. Par exemple, votre copie du Larousse illustré. D'abord devant vos surfaces qui donnent une impression de sérénité, peut-on dire, avec Roland Barthes, que l'encyclopédie (et les dictionnaires illustrés) donnent le savoir sans peur ? Où en êtes-vous vis-à-vis de la peur et de l'angoisse.

La copie du dictionnaire est une activité très divertissante et je suis heureux qu'elle apporte un peu de sérénité. La copie est aussi devenue un délit. La vraie tuile, bien qu'improbable, serait que la maison Larousse me demande de m'arrêter, me privant de ce divertissement en faisant dans le même temps du savoir quelque chose d'intouchable.

Toujours à propos de votre Larousse, je songe à Bouvard et Pécuchet, à l'art de recopier, à la copie des modernes. Seriez-vous homme du simulacre, c'est-à-dire celui qui sacralise la copie ? Clonage, ADN ne sont-ils pas à la base d'un art absolu de la duplication ? Il y a aussi beaucoup de bêtise dans les personnages de Flaubert, en lesquels je distingue une ébauche des Dupondt d'Hergé. Quel pris donnez vous à la bêtise Vous aimeriez recopier votre propre œuvre.

Je me sens proche de ce qui se passe entre Dupont et Dupond, d'un bégaiement du langage qui s'emmêle les pinceaux. Je suis toujours surpris de constater que la culture occidentale a escamoté le fait qu'à côté de Narcisse se tient Echo, qui saccage l'image de la langue en une réflexion altérée. Les Dupondt mettent le doigt sur l'impossible duplication, sur le phénotype, l'altération du message redoublé dans un contexte différent. Cette transformation est appelée bêtise par ceux qui ne supportent pas qu'un sujet ne se comporte pas de manière docile dans sa traversée des contextes. Or ces déplacements produisent des singularités qui s'éclairent mutuellement de leurs différences. Bégayer mon travail à la manière des Dupondt est effectivement un de mes fantasmes.

Vous utilisez souvent des « bulles » selon la technique de la bande dessinée (qui est, dites-vous, une culture « basique »). Vous dites que ces bulles sont des trous dans la représentation. Trou de vers, trou de balle, troglodyte dans les trous du gruyère... Qu'est-ce qu'un « trou », selon vous ? Certainement pas un manque de matière...

Qui peut dire d'un poste frontière, de l'entrée d'un grand magasin, d'un œil, d'une bouche ou d'un sexe qu'ils sont un manque de matière ? Il s'agit de passages, d'espace où les protocoles qui accompagnent les changements de milieu, les changements de pression, d'intensité, d'énergie, de vitesse, trouvent une consistance. Dans ce monde-là, le gel, la dialyse, la coagulation, la fusion, la transaction, la traduction, la

projection et la mémoire sont aussi des trous. Le monde en trou est un monde en passage, poreux et ventilé.

Une grande question de notre société et de notre culture est celle de l'individu, individualisme, l'individuation. Un in-dividu est ce qui ne peut être divisé. Or vous présentez des corps pluriels, et même résolument hétérogènes, des pensées rhizomatiques. Est-ce que le sujet serait pour vous un nomade (locataire plus que propriétaire) en perpétuel devenir, devenant lui-même par le dehors ? Ou alors la fractalité schizo ?

La fractalité schizo m'apparaît comme une donnée. Nous avons tous été enfants, puis adolescents, nous avons été amoureux, et puis plus du tout. Nous avons oublié, nous nous sommes souvenus ; nous nous déplaçons tous dans les caprices et dans l'incohérence des informations. En cela, nous sommes des êtres de mémoire et de devenir. Sur ce point, je suis en paix. Par ailleurs, l'idée d'individu me semble relever d'un devenir politique associé au rôle du citoyen tel qu'il est posé par l'état nation et par la démocratie, qui reconnaît sa « voix », unique et décisive, au travers de règles très précises. Mais qui, aujourd'hui, après avoir fait l'expérience du marketing et de la libération de l'information, après avoir reconnu la chronicité des crises et la dictature de la marchandise, qui peut encore jurer du message, de la permanence des rôles, de la fonction du scénario ? Qui peut encore croire que la grande question de notre société et de notre culture soit l'individu ? La grande question, celle qui nous est posée continûment, celle qui relève de la névrose par sa fréquence, c'est celle de la fidélité, de l'adhésion, de la colle. (*Avez-vous votre carte de fidélité ?*). J'ai décidé, il y a longtemps, d'endosser un rôle d'observateur schizoïde de la nature. L'observer depuis la multitude, dans la diffraction des points de vue, sans colle.

Une de vos œuvres (*Faire quelque chose avec n'importe quoi*) montre un jeu de probabilités opérant le tri entre ce qui fait sens et ce qui lui échappe. Dans un autre dessin, vous évoquez l'éjection dans un cosmos noir d'une série d'images terrestres (tables, chaises, coffres, etc...), avec la mention « tant pis pour ceux qui restent ». Est-ce qu'il faut y voir une cartographie du destin de la terre (morte dans 4 milliards d'années) et de la vie (apparue il y a 4 milliards d'années)... Une sorte de cosmologie du désespoir ?

Je ne m'arrêterai pas sur la mort de la Terre, sur l'explosion du soleil ou sur la guerre nucléaire, mais sur le fait que la connaissance de leur éventualité établit une présence en creux, avec laquelle il faut apprendre à vivre et qui modifie effectivement notre perception. Comme nous l'a expliqué Derrida, ces événements ont déjà eu lieu, puisque nous nous les sommes déjà représentés, dès lors que leur possible a été porté à notre conscience. On peut alors vivre comme une ombre sur une Terre déjà morte. Il y a désespoir si on s'arrête là. Mais derrière ce décor d'apocalypse, le réel fourmille avec l'entêtement d'un âne. Ciel bleu, légère envie de pisser, et déjà nous inventons d'autres corps, dans d'autres espaces.

La fin de la Terre n'a pas pour moi de signification eschatologique. Il s'agit plutôt de sa finitude, je veux dire sa limite en tant que frontière naturelle. J'ai compris que nous n'irions plus jamais nulle part, l'épisode du voyage vers la Lune reste un pur produit de la guerre froide. Il n'y aura rien de plus. La terre est close, nous n'en sortirons pas. Voilà pourquoi elle va devenir trop chaude. Elle est fermée par les forces titanesques qui scellent la mécanique des astres. Nous sommes si vains. La

Terre est close et nous violons méthodiquement tout ce qui s'y trouve. C'est ce spectacle désolant qui m'obsède.

Vous aimez miniaturiser. Votre Méga Maquette de 2006 provoque un enchantement que les enfants connaissent bien. Claude Lévi Strauss et Gaston Bachelard ont vanté les vertus de la miniature, disant que son microcosme est un mixte d'intelligence, d'évasion imaginative et de pouvoir sur les choses. Entre la boîte-valise de Duchamp et le village des Schtroumpf, où vous situez vous ?

La miniaturisation intervient quand la synthèse est impossible, quand la compression de l'information est bloquée. Ce qu'on ne peut réduire par la synthèse, on le réduit par la taille. C'est aussi simple que cela, et cette réduction permet de montrer des grands ensembles en évoquant les combinaisons.

J'aimerais savoir ce qui se cache dans *Le pli d'André Rieu...* Souvent, vos œuvres laissent le spectateur flottant, sur un radeau livré à des courants variés. Vous parlez à ce sujet de « milieu » et non de focalisation.

Je crois être d'avantage du côté d'une mécanique ondulatoire que d'un système optique. Je pense être d'avantage l'ami des vibrations et des probabilités que celui des tireurs d'élite, même si eux aussi la mettent au milieu. Mais l'idée de la cible me fait horreur. L'image du radeau que vous convoquez est certainement plus juste pour décrire l'état de suspension auquel j'aspire.

Vos travaux sont en majorité très techniques. Avez-vous une équipe d'assistants ou, comme Wim Delvoye (un artiste de votre constellation) déléguez vous à des spécialistes ? Comment gérez vous vos coûts de production, qui me semblent devoir être importants ?

Je travaille avec un petit groupe de 2 à 5 personnes en fonction des échéances et de la technicité des réalisations. Je délègue peu car mon atelier sait presque tout faire, j'y suis tous les jours et participe à tous les chantiers, coordonnant du mieux possible la production de textes, d'objets, de dessins, de peintures, de photographies. Mais je hais la « délégation ». L'art du service et de l'efficacité, qui finit par produire un lissage indigeste des oeuvres.

Et si l'on parlait du dessin ? Vous dessinez « par défaut », mais je distingue en vos œuvres le fait d'un plasticien qui connaît aussi bien Magritte et Chris Ware ou Winsor McCay que Bruce Nauman...

Tous ces artistes sont rangés au même endroit, avec K.Dick et Lucky Luke, Walser et Louis de Funès.

Je pense que vous devez être deleuzien... Toutes vos représentations relèvent du concept de « corps sans organe », c'est-à-dire d'organes non inféodés à un organisme préalable. Lisez-vous de la philosophie, la sienne ou d'autre ? Un des thèmes de Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans *Mille plateaux*, est le « devenir animal ». La critique d'art aurait grand avantage à étudier les œuvres selon cet éclairage. Auriez-vous un devenir « larvaire »? Savez-vous que Denis Aéropagite, un père de

**l'église, disait qu'il convenait de se représenter Dieu par l'image –
dissemblante à souhait – d'un ver de terre ?**

Le Deleuze de l'Abécédaire est remarquable, cependant, j'aimerais rapprocher le devenir « larvaire », très séduisant, d'un autre devenir que Agamben décrit dans son court texte « Des Limbes ». La nature limbale suppose une neutralité irrémédiable à l'égard du salut, dans l'oubli radical de Dieu. Ni animal ni surhomme. Je suis extrêmement sensible à l'insouciance et à l'inconsistance des créatures limbales, contre lesquelles tout destin, toute autorité, tout salut comme toute condamnation ne sauraient que faire naufrage. L'idée générale, si vous voulez, c'est d'être libre. Libéré de Dieu, de papa maman, de l'Histoire, des autres, de soi...

Marseille, mars 2007